

Entretien avec Andrew Holleran

Daoud Najm, Eftihia Mihelakis and Daoud Najm

Number 248, Spring 2014

Généralisations sida

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71570ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Najm, D., Mihelakis, E. & Najm, D. (2014). Entretien avec Andrew Holleran. *Spirale*, (248), 35–38.

est devenu un lieu d'exploration et d'expérimentation, la chair à canon d'une guerre qu'au départ, les malades étaient les seuls à mener.

En maigrissant, McConaughey fait œuvre de chair et son corps parle de disparition. Il pointe non seulement l'injustice d'un virus qui a emporté des millions d'individus (et ça continue...), mais de la nécessité de s'effacer pour agir. L'importance de devenir humble jusqu'à oublier qui on

est. Autant les militants qui apparaissent sur la pellicule de *How to Survive a Plague* que cette image d'un Matthew McConaughey méconnaissable, défiguré, ce jeune premier qui prête ses traits à un cowboy homophobe séropositif, ont à voir avec une mémoire qui concerne le présent et qui dit l'importance de s'oublier pour agir collectivement, le besoin de s'effacer pour faire partie d'une collectivité. Mourir à soi, donc, pour permettre que d'autres survivent. ┘



Entretien avec Andrew Holleran

PROPOS RECUEILLIS PAR DAOUD NAJM

Traduit de l'anglais par Eftihia Mihelakis et Daoud Najm

Romancier, nouvelliste et essayiste, Andrew Holleran est l'auteur d'un premier roman consacré, *Dancer from the Dance*, paru en 1978 (Harper Perennial). Contemporain et ami d'Edmund White et de Felice Picano — avec lesquels il formera, au début des années 1980, le groupe littéraire *Violet Quill* —, il incarne, dès la fin des années 1970, l'une des principales voix de la littérature gaie américaine. Le sida apparaît dans l'œuvre de l'auteur dès son second roman, *Nights in Aruba* (Harper Perennial), et sera au centre des chroniques qu'il rédige pour la revue *Christopher Street* (et qu'il publiera une première fois, en 1988, sous le titre *Ground Zero* chez Morrow, puis en 2008, dans une version remaniée intitulée *Chronicle of a Plague* chez Da Capo Press). Après avoir vécu plusieurs années à New York, Holleran partage aujourd'hui sa vie entre Washington DC, où il enseigne la création littéraire à l'American University, et la Floride. En 2007, il est le récipiendaire du *Stonewall Book Award* pour *Grief* (Hyperion), son dernier roman (traduit sous le titre *Le passant chagrin*, Éditions Mic Mac). Je me suis entretenu avec lui au sujet de la place accordée au sida dans son œuvre et, plus généralement, dans la culture occidentale actuelle.

SPIRALE — Au cours de l'un de nos derniers échanges, vous m'avez écrit ne pas savoir ce qui peut encore être dit sur le sida. Y a-t-il un sentiment de « lassitude » dans votre travail actuel lorsqu'il s'agit de rendre compte du passé, des amis que vous avez perdus, de New York pendant le fléau des années 80 ?

ANDREW HOLLERAN — Il s'agit moins d'une lassitude que d'un sujet auquel on revient continuellement sans le vouloir. J'entends par là que tous ces gens morts, c'est une réalité incommensurable pour moi. Au cours des années 80, j'ai été frappé par la façon dont le sida a réduit la vie gaie à une seule chose : le sida. Ce virus voulait tout dévorer, les gens comme la culture. Aujourd'hui, même si les effets du virus ne sont plus ce qu'ils étaient, j'y ai recours pour la simple et bonne raison que c'est un sujet si riche, comme l'a déjà écrit Edmund White il y a quelques années.

D'autre part, je viens de lire une nouvelle autobiographie sur le sida de Sean Strub — tant de gens que j'ai connus, ou dont j'ai entendu parler, s'y trouvent —, et j'ai été happé par ce livre. Pourtant, une semaine plus tard, lorsque j'ai repris ma lecture, j'ai eu une réaction surprenante. J'ai pensé, *je n'ai pas envie de lire ça*. C'était horrible, maintenant c'est fini.

La lassitude peut provenir de tant de choses différentes, mais on ne peut jamais vraiment oublier le sida. Son emprise sur nous est démesurée.

SPIRALE — Croyez-vous que cette « emprise » soit encore partagée avec les jeunes générations, qu'elle leur soit transmise ? Dans *Le passant chagrin*, votre narrateur, qui donne un séminaire sur la littérature du sida, est plutôt surpris par le

fait que pour ses étudiants, l'épidémie du sida est, comme vous l'écrivez, « *tout simplement un événement historique* »...

ANDREW HOLLERAN — J'ignore ce que c'est que d'avoir vingt-cinq ans et d'être à la recherche de sexe ou de rencontres amoureuses. Mais plusieurs statistiques démontrent que les hommes gais sont encore infectés par le VIH, ce qui ne devrait plus être le cas. Un ami m'a raconté être récemment allé dans une soirée cuir, ici à Washington. On l'a prié de quitter la pièce dans laquelle un petit groupe avait des relations sexuelles lorsqu'il a demandé qu'un des hommes présents porte un préservatif. C'est cette réaction qui pose problème. « *You need to say good bye* », c'est ce qu'on a rétorqué à mon ami. Cette phrase veut tout dire, n'est-ce pas ?

La sagesse populaire voudrait que, d'une part, les jeunes gais n'aient jamais connu quelqu'un qui soit tombé malade, puis qui soit mort du sida. D'autre part, on convient que ces jeunes gens croient que le sida est désormais une maladie curative. Mais à bien y penser, je me demande s'il n'y a pas autre chose, une autre explication qu'il faut chercher ailleurs. Quand je regarde de la porno, c'est le *bareback* que je préfère, ce qui est complètement hypocrite si l'on prône la pratique du sexe protégé, mais cela souligne le problème en jeu ici. Car ce n'est pas moi, le voyeur, qui est à risque, mais bien les gens que je regarde (à moins qu'ils ne se soient tous assurés d'être séronégatifs). On évalue toujours les risques que l'on prend, et ce sera probablement toujours le cas. Mais il faut garder en tête que plusieurs générations ont vu le jour depuis le début de l'épidémie.

SPIRALE — Notre perception de la sexualité et de l'autre à l'ère du sida a été transformée par le rapport que nous entretenons avec le sentiment de confiance. Dans *Chronicle of a Plague*, vous concevez cette ère comme une période de la « *post-confiance* » dans la mesure où l'autre y est nécessairement considéré comme un être dangereux, un corps contaminé. Pensez-vous qu'à long terme, cette perception disparaîtra avec l'utilisation de la thérapie antirétrovirale ? Les trithérapies qui ont été mises en place pourraient-elles devenir une « *prothèse* » qui nous ramène aux « *joies du sexe* » des années 70 ?

ANDREW HOLLERAN — Je ne crois pas que ces joies reviendront un jour. Même durant les années 70, le sexe n'était pas toujours joyeux, bien qu'un sentiment d'affranchissement — cette liberté de se noyer dans le corps de l'autre — était encore possible. Je ne sais pas si ce sentiment reviendra parce que le virus n'est pas chose du passé. Puisque les tests de dépistage ne sont pas universels, le risque d'infection persiste toujours.

Comme c'était le cas au début de l'épidémie, je crois que chacun évalue les risques qu'il encourt et navigue ce « *champ de mines* » par lui-même. Prendre conscience du sida a eu le même effet sur les gens à l'époque : un sentiment d'isolement. C'était chacun pour soi, on ne pouvait présumer de rien.

SPIRALE — Au début des années 80, dans *Christopher Street* où vous teniez une chronique sur le sida, souhaitiez-vous mettre de l'avant ce sentiment d'isolement sans doute traité autrement au sein des cercles activistes ?

ANDREW HOLLERAN — Oui, c'est exactement ce que j'entendais faire en traduisant mon sentiment d'isolement. Beaucoup de gens — la majorité des gais, en fait — n'étaient pas activistes à l'époque. Je me suis dit que, pour eux, le sida, c'était l'isolement total. Il y a toute une littérature qui porte sur la camaraderie au sein d'Act Up, même sur les histoires d'amour qui y sont nées. Mais pour ceux qui n'étaient pas activistes, le sida était une réalité que l'on vivait seul, dans l'isolement : voir ses amis mourir, s'inquiéter de sa propre santé, s'abstenir de toute chose qui, auparavant, supposait la cohésion du monde gai. C'était véritablement un sentiment de retrait et d'aliénation.

SPIRALE — Y a-t-il des différences perceptibles entre le choix de la fiction ou de l'essai lorsqu'il s'agit d'écrire sur le sida ? Est-ce difficile pour vous de saisir certaines réalités liées au sida en usant de l'un ou l'autre de ces genres ?

ANDREW HOLLERAN — C'est curieux, j'ai déjà cru qu'écrire de la fiction sur le sida était impossible, car aucune réalité ne pouvait être imaginée pour remplacer le virus, aucun maquillage ne me semblait nécessaire pour masquer le réel. Depuis, j'ai abordé le sida dans mes fictions, mais seulement pour esquisser le portrait d'un de mes personnages. Cela dit, ce n'était pas mon intention d'écrire sur le sida, mais il fallait que ce soit là parce que le personnage en était atteint. Je ne peux pas imaginer écrire de manière fictive sur ce sujet, comme je conçois mal qu'on puisse vouloir écrire un « *roman* » sur l'Holocauste.

SPIRALE — Dans les dernières années, avez-vous lu des textes qui traitent du VIH et qui ne prennent pas nécessairement en compte le passé et les pertes tragiques dues au sida, des œuvres qui représentent le VIH comme une « *mala-die chronique* » et non pas comme une menace mortelle ?

ANDREW HOLLERAN — Bonne question. Non, je n'ai pas eu vent de textes de ce genre, mais ce serait si intéressant d'en lire ! Je me demande pourquoi il n'y en pas et, s'il en existe déjà, de quelle manière ils considèrent cette réalité : comme un fardeau ou tout simplement comme une portion de l'existence que l'on doit ordonner.

SPIRALE — Que pensez-vous des façons dont le sida a été commémoré en Amérique du Nord maintenant que plus de trois décennies se sont écoulées depuis son apparition ? Quelques documentaires sur cette question ont été réalisés dans les deux dernières années, vous les avez visionnés si je ne m'abuse...

ANDREW HOLLERAN — J'ai visionné trois documentaires dans la dernière année : *We Were Here* (sur le sida à San Francisco), *How to Survive a Plague* et *United in Anger* (ces deux derniers films portent sur le mouvement activiste new-yorkais Act Up). L'année dernière, j'ai également assisté

au tournage d'une pièce de Larry Kramer, *The Normal Heart*, qui est mise en film et sera bientôt diffusée sur HBO. J'ai aussi lu, comme je l'ai mentionné précédemment, l'autobiographie de Sean Strub intitulée *Body Counts*. Toutes ces œuvres m'ont fait penser qu'aujourd'hui, si l'on jette un regard sur les années de l'épidémie, c'est de l'activisme lié au sida dont on se remémore. Bien sûr, *We Were Here* est un témoignage plus personnel des gens affectés par la maladie, mais les autres œuvres que j'ai mentionnées portent toutes sur Act Up.

À un dîner auquel j'assistais il y a quelques jours, un écrivain britannique a demandé aux convives quel était pour nous le grand roman du sida. Sa question nous a pris de court. Un ami a répondu que la meilleure chose qui ait été écrite sur le sujet, c'est *The Body and its Dangers* d'Allen Barnett. Il a également mentionné certaines nouvelles d'Adam Mars-Jones, un écrivain britannique. J'ai, pour ma part, évoqué *La symphonie des adieux* d'Edmund White, bien que je préfère son recueil de nouvelles *L'écharde*. En fait, une fois que l'on commence à énumérer les œuvres de fiction qui touchent de près ou de loin au sida, on réalise que la liste est interminable...

Après avoir entendu la question de l'écrivain britannique, je me suis fait la réflexion que le « grand roman du sida » n'a pas encore été écrit. Sans doute que l'autobiographie, le théâtre et la nouvelle ont su le mieux saisir cette réalité, sans oublier le cinéma... Vous me demandiez comment le sida est commémoré aujourd'hui. Beaucoup, voilà ma réponse, et n'oublions pas le mémorial du Quilt — bien que je ne crois pas qu'il y ait une œuvre unique sur laquelle on doit tous s'entendre. Aussi, il me semble que le sujet est loin d'être encore épuisé.

SPIRALE — Dans vos livres, l'élégie et l'humour, le tragique et la farce sont souvent indémaillables, bien que vos critiques ne s'attardent souvent qu'à l'aspect mélancolique de votre œuvre... Comment parveniez-vous à équilibrer ces deux tonalités lorsque vous teniez votre chronique sur le sida ?

ANDREW HOLLERAN — C'est bien là un problème ; la mélancolie de certains de mes textes supplante leur part humoristique. C'est sans doute la raison pour laquelle les lecteurs sont peu sensibles à l'aspect comique de mes textes. Un humoriste gai m'a déjà fait la remarque qu'il faut donner à son auditoire la permission de rire, c'est-à-dire qu'il faut que les lecteurs/spectateurs connaissent le genre auquel ils se doivent de réagir. Mais pour répondre à votre question, je ne sais pas comment équilibrer ces deux tonalités, je ne fais qu'écrire. C'était impossible pour moi d'écrire de manière drôle sur le sida. Bien sûr, David Feinberg a su le faire en usant de l'humour noir. Mon seul essai explicitement humoristique, c'est *Beauty NOW*, une satire sur les pratiques sexuelles protégées. Mais je pense, tout comme vous, qu'on s'attarde trop sur l'aspect mélancolique de mes livres qui sont parsemés de blagues. Bien sûr, plus j'écris, plus j'ignore si ce dont je parle est drôle ou pathétique ; ces deux tons me semblent séparés par une ligne très mince.

SPIRALE — Dans *Ground Zero*, vous avez fait suivre chaque chronique sur le sida d'une chronique humoristique pour ne pas ennuyer vos lecteurs, comme vous l'avez écrit. Ces chroniques (six satires) ont été retirées de la nouvelle édition parue en 2008. Outre le fait que ces satires avaient pour but de divertir, représentaient-elles également, dans une certaine mesure, en provoquant le rire, une réaction impulsive face à la mort ?

ANDREW HOLLERAN — Je viens de relire *Ground Zero*. Fait intéressant, je me suis rendu compte que les satires sont regroupées ensemble et traitent toutes de sexe : de « *tricking* », de promiscuité, d'abstinence, de rapports sexuels protégés, etc. Ces textes ne portaient donc pas sur le sida en tant que tel. Même aujourd'hui, quand j'essaie de me rappeler si, à l'époque, quelqu'un plaisantait au sujet du sida, aucun nom ne me vient à l'esprit, même parmi mes proches.

Si j'ai fait appel à l'humour, c'était dans le but de rire de la promiscuité sexuelle. Personne n'a utilisé l'humour pour décrire le sida — à moins qu'il ne s'agissait de la perte d'un mode de vie, de la liberté sexuelle. Il n'y avait, il ne pourrait y avoir, aucune plaisanterie possible lorsqu'on parlait des amis morts. C'était au-delà de tout humour, c'était horrible...

Votre question m'a incité à relire *Ground Zero*. Je suis vraiment étonné, à partir du peu que j'ai pu lire, de redécouvrir cet autre « moi », plus jeune, ça m'a ramené à un temps révolu.

SPIRALE — Les années sida ont profondément affecté la nature des relations que les gens ont entretenues : il y avait à l'époque, comme vous l'avez mentionné plus tôt, un sentiment prégnant de solitude et d'aliénation. Cependant, existait également un désir partagé de résister aux ravages du sida. On pourrait sans doute dire que votre génération a connu prématurément la mort : à 30 ans, une partie importante d'une génération d'hommes et de femmes a disparu. Comment cette disparition a-t-elle influencé ou transformé la nature des relations — de l'intimité — dans les années qui ont suivi l'hécatombe ? De quelle façon cette disparition se traduit-elle dans votre écriture et dans la perception que vous avez de vous-même en tant que survivant ?

ANDREW HOLLERAN — Je pense que le sentiment de solidarité était sans doute plus fort chez les activistes d'Act Up. À en juger par les documentaires que j'ai pu visionner, les livres lus et les gens que j'ai côtoyés, les membres d'Act Up étaient solidaires des camarades « tombés au combat », de ceux qui n'ont pas pu rester en vie. Pour ce qui est du reste d'entre nous, notre solidarité est plus intime ; par exemple, à chaque fois qu'il me téléphone, l'un de mes amis me rappelle un autre de nos amis morts. S'il y a une autre sorte de solidarité, c'est celle de se rappeler des morts, une activité solitaire comme celle d'écrire. Je crois que j'apprécie davantage mes amis vivants puisque les autres ne sont plus, mais ce n'est pas quelque chose dont je suis conscient au quotidien. En fait, parfois je suis choqué par la façon dont nos vies se

déploient, comme si les morts n'étaient jamais morts : c'est ça l'égoïsme de survivre aux autres. Je suppose que c'est ce qu'on appelle la culpabilité du survivant, mais ce sentiment est intermittent. Je ne connais personne qui commémore l'anniversaire de la mort de ses amis.

SPIRALE — Actuellement, des efforts sont constamment déployés afin d'éduquer et d'offrir de l'aide aux séropositifs, par la recherche, les services des organisations gouvernementales et non gouvernementales, ainsi qu'à travers le soutien communautaire. Selon vous, est-ce que les médias accordent une importance disproportionnée aux faits divers sensationnalistes et à la criminalisation du sida, plutôt que de s'intéresser au travail effectué par les activistes et les organisations communautaires ?

ANDREW HOLLERAN — Les médias ont mis au rencart le sida, ils n'en parlent plus du tout. Mon article sur l'autobiographie de Strub, que j'ai mentionné plus tôt, a été publié dans le *Washington Post*. Bien sûr, l'article a été mis en valeur, on lui a même accolé une photographie (et j'ai pensé que cet effort de leur part était généreux), mais je ne trouve pas de mention du sida où que ce soit dans les médias. C'est comme si c'était fini. C'est l'impression que l'on peut avoir aujourd'hui.

1. Je fais référence ici au *Joy of Sex* d'Alex Comfort, best-seller paru en 1972 (Gallery Books) qui a inspiré, quelques années plus tard, un second ouvrage : *The Joy of Gay Sex* de Charles Silverstein et Edmund White (Crown, 1977).

La criminalisation des femmes séropositives et la phobie de l'étranger



PAR EFTIHIA MIHELAKIS

RUINS: CHRONICLE OF AN HIV WITCH-HUNT
de Zoe Mavroudi
Grèce et Londres, Creative Commons, 53 min.

Le 27 avril 2012, l'histoire occidentale du VIH et du sida à l'ère de la prophylaxie connaît un moment bouleversant lorsque l'identité et le statut de séropositivité d'une jeune femme russe prostituée sont dévoilés sur les ondes télévisuelles grecques par ordre du procureur général auprès de la Cour suprême. Quelques jours plus tard, des rafles aléatoires sont administrées dans les rues d'Athènes, près de la place Omónia, avec l'approbation du gouvernement PASOK (Parti socialiste panhellénique) alors au pouvoir et, plus particulièrement, par ordre du ministre de l'Ordre public et de la Santé (KEELPNO), Andreas Loverdos.

Les femmes soumises à ces rafles sont alors amenées sans leur consentement au commissariat où on leur administre un test de dépistage à des fins de contrôle de santé publique. Trente-six d'entre elles sont diagnostiquées séropositives et sont automatiquement emprisonnées. Leur identité et leur

statut de séropositivité sont immédiatement publiés. C'est en réponse à cet événement sans précédent que Zoe Mavroudi décide de réaliser le documentaire, *Ruins: Chronicle of an HIV Witch-Hunt* en 2013. Sous le signe de la colère, Mavroudi tente de dévoiler la tache aveugle de cet événement.

LE VIRUS ÉTRANGER

À la veille des élections nationales en mai 2012, Mavroudi traite du véritable enjeu : celui de la réélection du parti PASOK, dont la campagne électorale fait la promotion du salut et de l'avenir de la Grèce. Se présentant comme le seul garant du rétablissement de la santé économique et sociale du pays et essayant à tout prix de gagner le consensus du peuple pour assurer l'application des politiques d'austérité de la Troïka, le PASOK dévie le regard du citoyen vers un point de fuite : la criminalisation des femmes atteintes du VIH. L'objectif du parti